

La Maison-Dieu, 219, 1999/3, 97-104

Michel SERRAULT

COMPTE-RENDU DE L'INTERVIEW DE MICHEL SERRAULT

FAITE À NEUILLY-SUR-SEINE

LE 29 MARS 1999*

LMD : L'art le plus proche de la liturgie, c'est le théâtre. Nous souhaitons vous rencontrer pour que vous nous parliez de votre métier, et que vous nous disiez en particulier quelles références et quelles réflexions la liturgie suscite en vous, homme de théâtre.

Liturgie et théâtre

PRÉCISONS tout de suite que je ne suis le porte-parole de personne. Je ne suis pas metteur en scène. Je suis seulement acteur. Mais cela me donne peut-être plus de liberté pour parler !

Vous me posez la question des rapports entre le théâtre et la liturgie. Entendons-nous déjà sur les mots. De quelle

* Michel Serrault est un célèbre acteur français qui depuis près de cinquante ans joue pour le théâtre, le cinéma et la télévision. Il a obtenu de grands succès aussi bien dans la comédie qu'en interprétant des personnages tragiques et pervers. Il a reçu le César du meilleur acteur au cinéma en 1980, *La Cage aux folles*, en 1992, *Garde à vue*, et en 1996, *Nelly et Monsieur Arnaud*.

liturgie parlons-nous ? À la messe, elle change à chaque fois ! Il faudrait par exemple que les fidèles comprennent quel est le sens de chaque geste, de chaque étape, de la portée symbolique de toute la liturgie. Un peu comme en musique : le musicien sait de quel mode musical il joue, de combien de dièses ou de bémols il dispose, s'il joue en majeur ou en mineur... Est-ce toujours le cas ? Si les gens ne comprennent pas la portée d'un geste, d'où vient et où va telle parole, alors ils sont un peu absents. Il ne se passera rien. C'est pourquoi la liturgie doit être accessible à la vue et à l'oreille de chacun. Il faut comprendre le sens profond des objets, des couleurs, des gestes, des symboles... Le grand intérêt de la liturgie ancienne (pour laquelle j'éprouve une certaine nostalgie), c'est qu'il y avait un code qui fonctionnait pour tous, beau, simple, unifié. C'est cela qu'il faut retrouver, dans la diversité des célébrations. Se méfier de la nouveauté pour elle-même. Elle est indéchiffrable.

La liturgie participe du théâtre...

Le cadre architectural, lui aussi, est essentiel. Il implique un certain comportement. Au théâtre, le lieu est important, et il ne faut pas se tromper de salle : telle pièce qui réussira ici peut échouer ailleurs. Certains lieux conviennent à certaines pièces, d'autres non. Dans une église, il y a un rapport nécessaire et intrinsèque entre l'architecture, l'ambiance dégagée par le lieu, sa beauté, et la « pièce » qui se joue là. Lorsqu'il est juste, ce rapport amène les gens à la réflexion et à la prière. Ils se mettent à l'unisson de l'architecture. La difficulté, c'est qu'on oscille toujours entre l'opéra et la « chienlit », et qu'on est à la merci du goût du curé. La liturgie définit un cadre essentiel qui fait que précisément ce n'est pas l'endroit d'un pique-nique. Les lieux ont une importance capitale. Ils sont porteurs. Il sont faits pour. S'il n'y a plus de clowns au vrai sens du terme, c'est parce que les cirques ont disparu.

Il y a ensuite le vêtement. Le vêtement liturgique permet au prêtre de prendre possession de sa fonction, comme le costume ou la perruque soutiennent l'acteur dans son rôle.

La beauté de la liturgie tient à la présence du prêtre et à la conviction qu'il a pour transmettre son propos. Comme le fait un acteur. Un de mes professeurs me disait quand j'avais 18 ans : « Ce que tu feras de mieux, dans ton métier d'acteur, c'est ce qui va t'échapper. » Quand vous avez beaucoup travaillé, appris toutes les langues du monde, pratiqué toutes les techniques et les sports, vu beaucoup de gens, lu énormément de livres..., l'essentiel est dans ce qui vous échappe. Moi qui suis chrétien, je pense qu'il y a là la présence de l'Esprit. C'est la même chose dans la liturgie : c'est ce qui vous échappe qui est le plus beau. Parallèlement, c'est ce que le fidèle n'a pas entendu qu'il retiendra le mieux.

Je sais, depuis cinquante ans que je fais ce métier, que les trois mots-clefs sont la présence, la volonté intérieure, et l'écoute, même dans la distraction, et non pas la recherche du rendement et de l'efficacité. La religion est abandon à l'Esprit, du côté du laïc et du côté du prêtre, au contraire du théâtre où l'acteur domine toujours la situation. Dans la liturgie, ce rôle doit être laissé à Dieu. Dans le théâtre, je sais jusqu'où je peux aller dans mon interprétation. Je me manipule moi-même ; 20 % de moi tirent là-haut les fils de la marionnette que je suis à 80 %. Dans les deux cas, n'attendons pas de résultat immédiat : *in manus tuas domine...* Le théâtre est une aventure nouvelle chaque soir, comme la vie. Le spectateur ne sait pas s'il va rire ou pleurer. Moi non plus. Ce qui compte, comme dans la liturgie, c'est l'échange avec les gens, qui dépend à la fois de vous acteur, du texte, et des spectateurs. Je suis chaque soir à l'écoute de la salle, comme un prédicateur. C'est cette communion-là qui fait le théâtre, contrairement à ce que disent les intellectuels. Si on existe, c'est pour eux. « Vous faites votre métier d'acteur comme un ministère », m'a dit un jour un pasteur, « vous êtes au service des autres ». C'est la vérité. Je suis content quand on vient

me serrer la main et me dire merci. Mystère de la présence et de ce qui circule sans qu'on le sache.

Mais la liturgie n'est pas du théâtre...

Il y a beaucoup de points communs entre la liturgie et le théâtre, mais les deux sont radicalement différents car le prêtre n'est pas un comédien. Il n'a pas à faire croire des choses. L'acteur est comme un peintre, il transforme la réalité et il la propose. Il donne à voir, mais il n'est pas responsable, il n'est pas là, ce n'est pas lui. Le docteur Petiot est un criminel, moi non. Je joue Petiot, je ne suis pas Petiot¹. J'essaie, avec mon talent, avec ma présence, de vous montrer jusqu'où peut aller un criminel. J'aide les gens à comprendre la complexité de l'homme, à faire la part des choses avant de juger. J'aime jouer les personnages qu'on ne peut pas expliquer. J'en ai assez qu'on mette des étiquettes sur les gens et je ne veux pas qu'on juge. On m'a dit que j'étais fou, que je voulais réhabiliter Petiot. Non ! C'était pour montrer le mystère, troublant, de cet homme qui, à cinq ans, étranglait des petits chats.

Quand le prêtre parle et agit au nom du Christ, il ne triche pas, ce n'est pas un jeu. Il est dans la vérité de son abandon au Christ. Il y a deux mille ans que se transmet ce qu'il fait. Il est supporté par deux mille ans de christianisme et par la présence de Jésus Christ ; ou alors on n'y croit pas, et c'est un autre problème. Il est possédé par Lui, il est son porte-parole, son témoin. Le prêtre joue sa vie et sa foi, pas un rôle. Il est chargé de la Présence. Pas l'acteur, qui fait réfléchir mais qui reste ce qu'il est, et peut dire en rentrant chez lui qu'il a été bon ou pas, ou se mettre à rire parce qu'il a fait pleurer des gens ! Le prêtre joue avec le feu, moi pas, je discute avec les gens, le texte, le rôle.

1. Il s'agit du film *Docteur Petiot*, sorti en 1990, dans lequel Michel Serrault interprète le personnage principal.

Le fidèle n'est pas non plus exactement un spectateur. Avec beaucoup de patience, la liturgie regroupe les fidèles dans un même mystère, par l'écoute. Cela ne peut se faire que pas à pas, et avec des explications pour que les gens comprennent. On devrait tous avoir des cours de liturgie, pour entrer dans l'intelligence de ce qui se passe. La liberté d'accueillir et d'écouter n'est pas séparable de l'obligation de faire marcher sa raison. Mais il est important aussi de respecter l'ignorance des gens, sans en abuser. Chacun a des ignorances : respectez-moi dans mes imbécillités. Je prêche pour moi, ici. Je vous en supplie, ne vous moquez pas des ignorants. Et donnez des indications. En même temps, il y a une part d'intuition qu'il faut prendre en compte. Au théâtre comme à l'église, on ne sait jamais ce qui est ressenti par les autres. La première tâche de la liturgie est de mettre les gens en condition d'écoute et d'amitié avec Dieu dans la prière. Un prélude de Bach peut remplir parfaitement cette fonction.

La liturgie n'est pas du théâtre, elle est de l'ordre de la foi. Elle utilise tous les éléments du théâtre, elle les gère, puisque nous sommes des êtres de chair et de sang : les costumes, les éclairages, le texte, les vêtements. Elle passe par les yeux, par les oreilles, par l'odeur, par tous les sens. Mais elle n'est pas du théâtre. Elle a sa beauté et sa nécessité propres. Comme au théâtre, l'acteur ne doit pas trop en faire, il sera un mauvais acteur, mais il est nécessaire qu'il connaisse toute la technique à sa disposition et qu'il utilise ce qui lui est utile, comme une aube ou une chasuble sur son complet veston pour célébrer la messe. Le vêtement va aider le prêtre, mais aussi les fidèles, à sortir de l'univers quotidien pour entrer dans un autre univers. Les apparences sont un sursaut de liberté. Ayons le culot de porter les vêtements qui nous conviennent ! Mettons des choses belles, soyons chaleureux les uns avec les autres... Et méfions-nous du non-conventionnel qui devient très vite la pire des conventions.

Rapports de l'acteur et du texte

Vous me demandez quels sont les rapports de l'acteur avec le texte qu'il joue. Dans la liturgie et au théâtre, le texte qu'on sert a un statut très différent. Dans la liturgie, il est reçu comme parole de Dieu. Est-ce pour moi une différence décisive, ou bien est-ce que je traiterais de la même manière le rapport de l'acteur au texte de théâtre et le rapport du prêtre au texte liturgique ?

Prenez bien conscience que les mots ne sont que des mots. Dans son jeu, l'acteur dispose d'un grand nombre de moyens, intonatoires par exemple, pour faire entendre des intentions très différentes dans les mêmes mots. On peut faire dire aux mots une chose et son contraire. J'en joue beaucoup ! Voyez quelle est la prétention d'un comédien à interpréter Racine ou Molière, pensant que jusqu'à lui personne n'a rien compris (rires !) La liturgie est le summum de la condensation et du *jus* de la Parole, parce qu'il y a un condensé dans l'Évangile qui, pour ma part, m'éblouit. Toujours est-il qu'il y a des interprétations possibles, et on peut donner des sens différents.

L'hiver dernier, on m'a demandé de prêter ma voix pour faire la lecture de l'évangile qui accompagnait les visiteurs devant la grande crèche de Notre-Dame de Paris. J'ai compris alors – ça été une découverte – qu'il y avait trois formes de lecture de la Parole : je peux lire ici, chez moi, faire une lecture personnelle de la Bible, en tête à tête avec le texte et avec Dieu, loin du monde, une lecture un peu prétentieuse, réservée à mon intelligence ; je peux aussi proclamer la Parole en chaire, clairement, simplement, pour les autres. Dans les deux cas, je domine ; l'essentiel n'y est pas. Je peux enfin entrer dans l'église, m'asseoir et écouter. Ce sont là trois manières d'accueillir le texte : pour moi, pour les autres, et par les autres. Il y a du bon dans les trois cas, mais c'est l'écoute de l'Évangile par les autres qui est la meilleure forme de lecture. Pour enregistrer la bande qui devait accompagner la visite de la crèche, j'ai connu les trois versions d'une même écoute : j'ai com-

mencé par faire un travail personnel, seul avec le texte. Puis j'ai lu à haute voix, d'une certaine manière qui était la mienne, avec une certaine neutralité. C'est seulement en écoutant le disque que j'ai éprouvé une émotion. En recevant de quelqu'un d'autre – qui n'était plus moi – cette voix extérieure à moi, j'ai seulement alors *entendu* ce texte que je croyais avoir lu auparavant. Quelque chose en moi faisait que j'étais libre d'écoute ; une voix me disait : « Écoute, voilà ce qui s'est passé. » Alors j'ai écouté.

Je suis émerveillé de la qualité des lectures à la messe télévisée. Les gens n'ont pas tous des voix extraordinaires, mais quand ils sont habités par la foi, ils s'abandonnent au texte, et cela s'entend. Je suis ému de cette vraie participation à la proclamation. Je préfère quelqu'un d'un peu maladroit qui a de grandes convictions. C'est une très bonne chose d'avoir permis aux laïcs de participer à la proclamation de la Parole. La question n'est pas technique ; il ne s'agit pas de placer sa voix, de respirer au bon moment, etc. C'est pourquoi je n'aime pas lire pendant la liturgie, je pourrais donner l'impression que je veux démontrer que je sais placer ma voix, respirer, etc. D'ailleurs j'ai le trac quand on me demande de lire, et je suis plus ému que quand je joue la comédie. Lire, c'est transmettre, s'engager, se lier.

Évidemment, on se sentira toujours en dessous de la tâche, du niveau prescrit par l'Évangile ; on sera toujours indigne. N'attendons pas d'avoir tout compris pour commencer. Pour parler de Jésus à ma petite fille de douze ans, je n'ai pas d'abord lu la Bible en entier. Je lui ai parlé de la manière de vivre de Jésus, d'amour, de pardon. Je ne lui ai pas dit d'abord qu'il était le Fils de Dieu. Commençons par connaître l'histoire du Christ, les évangiles, ce qu'il nous dit, et après on aura toute la vie pour aller plonger dans les textes. Je lui ai dit que les autres existent, que la vie n'est pas absurde, qu'on n'est pas seul au monde. Ayant regardé le Christ, sa vie de charité, de pardon, de tolérance, on pourra se demander d'où Il vient ? Alors, on ira chercher plus loin.

On proclame une parole qu'on n'a jamais mise en pratique complètement. Il faut une grande patience. Rien n'est

jamais perdu. Être chrétien est difficile. Il faut payer *comp-tant* notre participation à l'Évangile, pratiquer sans tricher, donner de soi-même, et – en plus – être heureux, *contents*, sinon nous ne sommes pas crédibles (rires). J'aime le jeu sur les mots. J'ai une foi incroyable, une liberté incroyable, avec la grâce de Dieu ! C'est ce qui me permet au bout d'une chose assez grave d'éclater de rire !

Vous me demandez enfin s'il m'arrive d'improviser. Oui, mais pas n'importe comment : dans le sujet, dans le moment, dans le style qui conviennent, porté par le texte. Comme on dit en musique : dans la cadence. Pour cela, il faut être très calé, avoir beaucoup travaillé, connaître parfaitement son texte et l'action qu'il crée. Quand vous avez joué deux cents fois une pièce, vous pouvez improviser, même dans *L'Avare*, sans que personne s'en rende compte...

Je voudrais donner pour conclure un dernier conseil : il faut prendre les choses pour ce qu'elles sont, ne pas leur donner plus d'importance qu'elles n'en ont ; c'est une question d'unité, d'équilibre. Quelle chance d'avoir ces églises ouvertes la plupart du temps. Que font les gens dans les églises ?... L'église est un lieu de pause, de paix, une sorte de banc public offert au tout-venant. On vient s'y asseoir, fatigué par la vie ; c'est une halte. Les portes sont ouvertes. Voilà un lieu magnifique.

À côté des éléments techniques liés à la nécessité d'être vus et entendus, ce qui compte profondément, dans le métier d'acteur comme dans la liturgie, c'est l'intériorité, l'intention intérieure. L'idéal, c'est simplement de penser à ce que vous dites, d'être convaincus, et de regarder les gens. La foi est plus importante que la technique : elle se nourrit de l'écoute, et les prêtres auraient souvent intérêt à écouter la lecture, car écouter, c'est être en cause. Pour cela il faut aussi avoir le sens de l'humour, être capable de ne pas se prendre au sérieux, de rester léger.

Propos recueillis
par Pierre FAURE et Isabelle RENAUD-CHAMSKA.